

qu'admettent l'ambition, l'amour de la gloire, l'orgueil d'un rang élevé et d'un nom sans tache. Aucune princesse ne fut sur le point de contracter d'aussi grandes alliances, et ne vit déconcerter par les événements un plus grand nombre de projets de ce genre. Destinée par son père, dès son enfance, au comte de Soissons, la mort de celui-ci la livra à l'espoir qu'elle nourrit si longtemps d'écouper le roi. Elle se crut un instant recherchée par Charles, duc de Lorraine. Anne d'Autriche la flatta ensuite de lui procurer pour époux le cardinal infant, son frère : on la berça de l'espérance de la marier à Philippe IV, roi d'Espagne, devenu veuf. Elle repoussa les offres du prince de Galles, parce qu'alors elle croyait qu'elle allait être mariée à l'empereur d'Autriche. Il y eut en effet des négociations à ce sujet, qui ne réussirent pas plus que le projet de la donner en mariage à l'archiduc Léopold, qu'en aurait fait souverain des Pays-Bas. Mademoiselle avait eu encore le projet d'épouser le roi de Hongrie, fils de l'empereur. La faiblesse de santé de madame la princesse de Condé fit entrevoir à Mademoiselle la possibilité de s'unir au prince de Condé, que l'esprit de parti lui avait fait autrefois repousser, et qui, par la même cause, était depuis devenu son héros. On voulut aussi la donner au duc de Lorraine, ce qui ne réussit pas plus que le dessein qu'elle eut de renouer avec le prince de Galles, devenu roi d'Angleterre. Elle refusa les offres du duc de Savoie, et plus tard celles du duc de Neubourg. Louis XIV voulut lui imposer le roi de Portugal, Alphonse-Henri VI, parce que cela importait à sa politique. Elle opposa un refus formel aux volontés du roi, et fut par cette unique raison, exilée à sa terre de Saint-Fargeau. Le stupide Alphonse, forcé de céder à son frère sa femme et son trône, justifia suffisamment le dédain que Mademoiselle avait manifesté pour sa personne.

Rappelée de son exil par le roi qui, malgré sa rigueur passagère, ne cessait d'avoir pour elle des égards et de la déférence, Mademoiselle parut tout à coup avoir altéré les résolutions qui, jusque là avaient présidé à toute sa conduite, et l'avaient dirigée dans ses projets. Née le 29 mai 1627, elle avait alors quarante-trois ans. Toutes les chances de mariage qu'elle avait considérées comme sortables pour elle avaient été sans résultat. Comme on la croyait inaccessible aux faiblesses d'une inclination douce et tendre, on avait pensé qu'elle s'était enfin résolue à rester maîtresse d'elle-même, à vivre dans le célibat, sans quitter la cour, où son rang lui assignait la seconde place après la reine. Sa grande fortune lui permettait de satisfaire son goût pour le monde, d'avoir elle-même une petite cour, et de donner des fêtes avec une généreuse magnificence. D'après cette croyance, qui était générale, chacune des branches de la famille royale, en faveur de laquelle seul il lui convenait de tester, espérait un jour avoir une portion de ses riches domaines. Le roi d'abord en convoitait une grande part pour le dauphin, Monsieur pour ses filles, et le prince de Condé pour ses fils. Cette position, et les discours auxquels elle donnait lieu, furent pour elle une cause de chagrin et de tristesse, dont elle résolut de se délivrer. On la vit donc tout à coup manifester hautement la ferme volonté de se choisir un mari qui pût la rendre heureuse, et lui donner des héritiers directs. Aussitôt les ambitions et la cupidité s'éveillèrent, et agirent avec d'autant plus de promptitude que l'âge de la princesse la forçait elle-même de se hâter. Le comte de Saint-Paul, le plus élevé par le rang de tous les jeunes seigneurs de la cour, appartenait par son père aux Longueville, par sa mère aux Condé ; ces deux puissantes maisons se liguèrent pour le faire agréer pour époux à Mademoiselle. La grande différence d'âge leur paraissait plutôt un moyen de succès qu'un moyen d'objection.

Il y avait alors à la cour une femme qui, dans sa jeunesse d'une

grande beauté, y avait joué un assez grand rôle, et qui, dans un âge très avancé, y conservait beaucoup d'influence : c'était Charlotte d'Etampes de Valency, marquise de Puisieux. Presque septuagénaire, elle avait une inconcevable activité, jointe au besoin et à l'habitude de l'intrigue. Comme elle était riche, d'un esprit très original, très aimable malgré ses goûts bizarres, on la recherchait beaucoup. Son âge, ses succès, son expérience, l'utilité et l'agrément de son commerce, lui avaient acquis un ascendant qui la rendait difficile et exigeante ; mais, par cette raison elle avait, en quelque sorte, fait reconnaître le droit qu'elle s'arrogeait de se mêler de toutes les affaires qu'elle prenait en gré, et d'en parler librement, avec assurance, avec autorité, fût-ce même aux princesses. Cette espèce de privilège qu'elle avait usurpé et qui lui était acquis, contribuait au succès de tout ce qu'elle entreprenait. Ce fut elle que les maisons de Condé et de Longueville choisirent pour circonvenir Mademoiselle, et la déterminer à épouser le comte de Saint-Paul. Quand on parla de ce projet à Mademoiselle, elle ne le repoussa pas, et l'on se crut certain du succès. Mademoiselle avait raconté un jour à M. de Coulanges qu'ayant songé que Mme de Sévigné était malade, elle s'était réveillé en pleurant, et avait chargé Mme de Coulanges de le lui dire, et Mme de Sévigné pour laquelle Mademoiselle avait tant d'amitié, favorisait le comte de Saint-Paul. Mme de Puisieux, Mme de La Fayette, Mme de Thianges, Mme d'Epéron, Mme de Rambures, et quelques autres personnes, toutes liées avec Mme de Sévigné, toutes également admises dans la société intime de la princesse, concouraient au même but, et secondaient les instances de l'héritier de Longueville ; enfin Guilloire, qui avait le titre de gentilhomme de Mademoiselle, et qui était à la fois son médecin, son secrétaire, ou son intendant, se montrait aussi favorable à cette alliance.

Deux circonstances parurent devoir y faire renoncer entièrement. Dès qu'on sut que Mademoiselle voulait se marier, la politique chercha aussitôt à mettre à profit cette volonté. Les ministres de Louis XIV, voyant que le roi d'Angleterre ne pouvait avoir de postérité de la reine, sa femme, songèrent à le faire divorcer, à lui faire embrasser la religion catholique, vers laquelle il inclinait, et à lui donner en mariage Mademoiselle, dont les grands biens pourraient le soustraire, pour ses dépenses personnelles, à la dépendance de son parlement. Ce dessein, dont on parla pendant une semaine n'eut pas de suite. Mais lorsque, par la mort de l'infortuné Henriette, Monsieur devint veuf, tout le monde pensa qu'il était le seul parti qui convint à Mademoiselle. L'idée de ce mariage s'accrédita à la cour et dans le public, et fut enfin regardée comme certaine. Louis XIV le désirait peu, mais il comprit qu'il ne pouvait s'y opposer. Il ne voyait pas avec plaisir son frère devenir assez riche pour pouvoir se passer de ses bienfaits. Lorsqu'il parla de cette affaire à sa cousine, il lui dit qu'il croyait devoir lui déclarer que son intention était de ne jamais donner à Monsieur aucun gouvernement, lors même qu'il deviendrait son mari. Louis XIV fut fort surpris et en même temps très satisfait d'entendre Mademoiselle lui répondre qu'elle se soumettrait en tout à ses ordres ; qu'elle épouserait Monsieur s'il le voulait, mais que tel n'était pas son désir ; Monsieur, de son côté, avait témoigné si peu d'empressement pour obtenir la main de Mademoiselle, et dit si clairement qu'il ne se marierait avec elle que pour ses grands biens, que Louis XIV ne put être offensé que sa cousine refusât l'honneur de cette alliance, puisque c'était lui-même qui lui avait rapporté le propos, peu flatteur pour elle, que Monsieur lui avait tenu. Dès qu'on sut que Mademoiselle avait refusé d'épouser Monsieur, on ne douta point qu'elle ne fût enfin décidée à prendre pour mari le beau comte de Saint-